Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (2000)

Heft: 134

Artikel: Des montagnes suisses aux plaines du Québec

Autor: Goumaz, Michel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847631

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Des montagnes suisses aux plaines du Québec

Ferme Pomy, chez Ulrich et Maya Erny.

Le Messager vous emmène à la rencontre de Suisses installés au Canada pour y tenter leur chance et porter haut la réputation de l'agriculture helvétique. Avant de vous convier le mois prochain à une visite guidée des hauts lieux touristiques de la région, voici quelques portraits de Suisses attachants qui rassemblent toutes les caractéristiques de leur ancienne patrie : courage, sens de l'effort et obstination.

Michel Goumaz

C'était en automne 1992, l'excellente émission de France 3, « Faut pas rêver » racontait l'histoire de la « désalpe » ou la « Rindya » en patois. Avant de partir, le journaliste me fit part de ses inquiétudes. Il craignait d'assister à un événement fait pour les touristes ne correspondant pas aux critères de sélection. L'ayant rassuré en lui garantissant qu'il rencontrerait des gens extraordinaires, il se laissa convaincre. Parti sur l'alpage de Vounetz, au-dessus de Charmey, pour assister à la préparation du troupeau, il se rendit bien vite compte de l'authenticité de la fête. L'armailli, le berger si vous préférez, s'affairait fort pour bichonner ses vaches, attacher leurs cloches, les décorer, les fleurir pour qu'elles soient les plus pimpantes tout au long du cortège qui les conduira vers la plaine pour passer l'hiver.

C'est qu'il ne s'agissait pas d'une descente comme les autres. Cette année-là, Antoine Bapst faisait sa dernière désalpe, car il avait décidé de faire le grand saut vers l'inconnu. Il irait vivre au Canada. L'émission prit un tour plein d'émotion, c'était des adieux, le dernier petit verre de blanc en passant, quelques larmes et sans doute quelques commentaires inaudibles, peut-être teintés d'une légère jalousie, « il est fou l'Antoine, y sait pas ce qui l'attend là-bas. Ça va pas réussir et y va s'ennuyer du Moléson ! ».

À la recherche de sujets, je me suis rappelé ce reportage. Il serait intéressant d'aller voir ce que sont devenus nos paysans suisses émigrés au Canada. Grâce à des aides très précieuses, j'ai fait un extraordinaire voyage de découvertes dans les campagnes québécoises. C'est ainsi que je me suis rendu à Notre-Dame-du-Bon-Conseil, Saint-Félix-de-Kingsey, Saint-Guillaume, Saint-Cuthbert, Saint-Tite et Farnham pour y rencontrer de merveilleux compatriotes dont notre pays peut être fier.

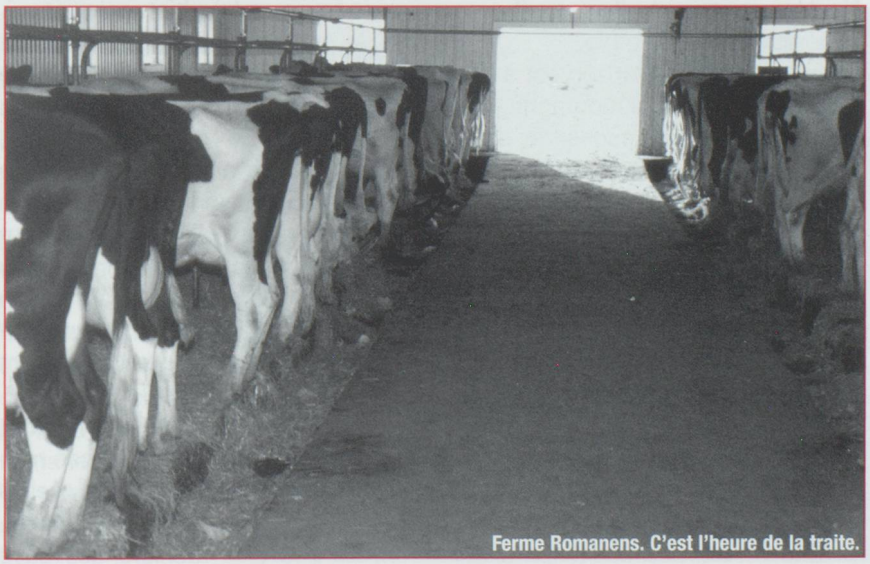
Pourquoi sont-ils partis ?

La terre agricole se rétrécissant, les prix de vente trop élevés, ceux de location souvent inabordables, la vie paysanne est devenue de plus en plus aléatoire en Suisse. Des domaines trop petits, des coûts dis-

proportionnés, des règlements lourds et restrictifs sont devenus des freins de plus en plus importants pour assurer une gestion rentable des exploitations. En outre, comment partager le fonds pour que les enfants puissent ensuite y gagner leur pain ?
Voilà sans doute quelques-unes des bonnes raisons qui ont incité nombre de courageux à faire le grand saut vers le Canada, pays immense, à la recherche d'une main-d'œuvre qualifiée.
Cela fait 10 ans ou 20 ans qu'ils sont partis vers ces horizons nouveaux. Ils ont travaillé très dur, comme peut le faire un Suisse, qui sait que le succès ne s'acquiert que par l'effort. Avec un petit pécule en poche ou des aides diverses, ils sont allés à la recherche de fermes à vendre et se sont installés. Comme César, ils sont venus, ils ont vu, ils ont vaincu. Non sans douleur certes, avec un brin de nostalgie sans doute, ils savent aujourd'hui que c'est ici qu'ils ont forgé leur avenir et celui de leurs enfants.
Après avoir partagé un déjeuner avec M. Claude Péclard, vice-consul général à Montréal, sur le départ (un ancien de Paris) et Claude Chabloz qui m'avaient préparé un itinéraire dense dans les campagnes québécoises, je me suis élancé sur les routes et autoroutes. La sortie de la ville ne fut pas très aisée, le pont Champlain en travaux ne laissait passer les voitures qu'au compte-gouttes. À la radio, j'ai entendu qu'il était très *achalandé* et qu'il y avait une importante *congestion* C'était le moment de comprendre les indications des panneaux de circulation, clairs et lisibles avec un peu d'habitude. Pourtant je me suis trompé d'autoroute, une immense semi-remorque, d'une longueur angoissante, m'ayant coupé la vue de la bifurcation au mauvais moment. J'ai pris celle de l'acier au lieu de celle baptisée Jean-Lesage, faisant ainsi allègrement un détour d'une centaine de kilomètres.
Pour un début, on m'envoyait à Notre Dame du-Bon-Conseil. Avait-on pensé que j'en aurais grand besoin ? Sortant enfin de l'autoroute, je suis arrivé dans la petite ville de Sorel. Là, ratant un virage à angle droit, je suis arrivé dans les choux, ou plutôt, sur un bord idyllique du Saint-Laurent où j'aurais volontiers séjourné dans une des nombreuses villas aussi soignées et fleuries qu'un chalet appenzellois.
Rendez-vous prisé des chasseurs, des pêcheurs, des ornithologues, plaisanciers et amoureux de la nature, Sorel est la quatrième ville du Canada par ordre d'ancienneté. Son histoire a plus de 350 ans. En 1642, le fort Saurel fut érigé et bien vite détruit par les Iroquois 7 jours après sa finition. En 1781, à la maison des Gouverneurs, pour la première fois en terre d'Amérique, on vit un sapin de Noël.
Je n'étais pas là pour cela, bien que cette promenade imprévue m'ait donné des envies de farniente. Je fis donc demi-tour pour prendre enfin la bonne route pour aller faire connaissance de la famille Romanens.

Notre Dame du-Bon-Conseil.

Arrivé au village, il fallait encore dénicher la ferme. Si j'en avais cherché une à la mode de chez nous, jamais je n'aurais trouvé. Ici, c'est tout différent : d'un côté l'étable, les bâtiments nécessaires à l'exploitation et les hauts silos typiques, d'un autre côté, totalement séparée, la maison d'habitation à un étage, coquette comme toutes les jolies maisons du pays. Les silos se voyant de loin, il ne restait plus qu'à trouver le bon. Heureusement, le nom des propriétaires y figure, sur le haut, en grandes lettres. On a l'élégance d'y adjoindre, presque toujours, le prénom de l'épouse et parfois ceux des enfants. C'est qu'à la campagne, le sens de la famille est aigu.
Arrivé au moment de la traite et à l'heure du coup de feu, j'en ai profité pour visiter l'étable modèle où les bêtes, alignées au cordeau, attendaient leur tour. Grâce à une installation moderne et rationnelle, cette opération dure une petite heure pour une bonne centaine de laitières. Le lait passe directement des trayeuses par des canalisations dans des réservoirs réfrigérés. Le temps des boilles et de la charrette tirée par un bouvier bernois pour livrer le lait à la laiterie du village est bien révolu.
Pour tout ce travail, il n'a fallu que deux ou trois personnes, Claude, Nicole, sa femme et Fabrice, le fils aîné. La traite terminée, les deux derniers, des jumeaux âgés de 13 ans, sont arrivés pour faire sortir les vaches de l'étable dans un ordre parfait, afin qu'elles puissent brouter à l'air libre.
Ces deux-là ont la langue bien déliée. Ils me racontent des tas de choses intéressantes. J'aimerais tout comprendre et pourtant j'ai bien de la peine. C'est qu'ils ont totalement adopté la *parlure* québécoise.
Claude Romanens, paysan sans terre travaille dans une fromagerie à Bulle. De là, il part à Genève et devient vacher à la ferme de Bel-Air. En été, avec son troupeau, il trans- ▶


Ferme Romanens. C'est l'heure de la traite.

hume au Salève. La famille s'agrandit, après l'aînée Valérie, Fabrice, les deux jumeaux s'annoncent. Départ pour Payerne où on le choisit pour tenir un grand domaine. Mais ce n'est pas le Pérou, le bruit de l'aérodrome militaire est pénible et la maison a bien des défauts.

Depuis longtemps déjà, Claude rêvait du Canada. Nicole fait un petit héritage de sa marraine. Juste ce qu'il faut avec les aides canadiennes pour trouver une ferme.

Ils sont partis tous les deux, juste pour voir. Ils ont rencontré Louis Beauchemin et lui ont acheté sa ferme. L'ancien patron est resté quelque temps pour que la transition se fasse bien. Par respect pour lui, les Romanens ont conservé son nom sur le silo.

Passer d'ouvrier à patron ne fut pas trop difficile. Claude possédait le savoir-faire, la technique, le sens de l'organisation. Malgré l'immense différence de taille de son nouveau domaine, il réussit à maîtriser la situation. Son exploitation est exclusivement laitière. Les champs ne servent qu'à produire l'affouragement nécessaire pour nourrir le bétail. Il sut ne faire que des investissements judicieux en évitant les machines superflues et toujours très coûteuses.

Ici, l'été est court et nous devons travailler dur pendant cette période et profiter des beaux jours. Il n'y a presque pas de printemps, l'automne est superbe et l'hiver bien long. On se souvient encore de celui de 1998 et d'une tempête de verglas. On est resté 18 jours sans électricité. Heureusement, il y avait une génératrice pour l'étable.

Le pays est plat, l'horizon est à l'infini et pas une seule montagne, une seule colline pour cacher le soleil quand il se lève ou il se couche. D'un coup, on réalise l'immensité du pays. Aucune dimension n'est comparable.

Lè j'armayi di Kolombété
Dè bon matin ché chon lèva
Lyôba, lyôba

Au cours d'une merveilleuse soirée arrosée, sur le tard, d'une pomme traditionnelle et bien de chez nous, nous avons parlé de la fête des Vignerons, car Bernard, le frère de Claude, hélas trop tôt disparu, fut l'extraordinaire chanteur du *Ranz des Vaches* en 1977. Le frère de Nicole fut l'un des trois interprètes de celui de l'an dernier. Pour l'écouter, ils ont fait, pour la deuxième fois, le voyage en Suisse.

Gruetzi !

Le lendemain matin, le voyage sera court, une quarantaine de kilomètres vers le sud et quelques hésitations pour trouver le rang 7 à Saint-Felix et la ferme Pomy. Ulrich et Maya Erny n'ont pas oublié le *schwytzerdütch*. C'est la langue de la maison. On le cultive entre les quatre familles suisses allemandes du coin. Les enfants, déjà assez grands, une fille prête à suivre les traces de son père et un garçon espérant devenir carrossier, ont appris le français au Canada. Enfin, avec un peu d'imagination, nous nous sommes très bien compris.

Ici, le paysage a changé, le sol est vallonné. On se croirait sur notre plateau suisse. Ainsi, on voit mieux l'immensité du domaine. Cependant, j'ai droit au 4x4 pour aller en faire le tour, un véritable voyage.

Si la production laitière reste l'atout principal de la ferme, Ulrich Erny produit également du maïs et du soja destinés à la vente. Par une utilisation judicieuse du sol, il obtient d'excellentes récoltes

Cette année, à cause d'un début d'été tristounet, le maïs pousse mal. Cependant, il n'y a pas de réelles inquiétudes. La chaleur va venir et, ici, un peu à la manière des pays tropicaux, avec l'humidité ambiante, la nature va exploser en quelques jours.

Arrivé en milieu de journée, en pleine saison, je craignais de perturber les intenses activités de la famille. Non point. Heureux de voir un Suisse, Ulrich me dit qu'il faut savoir prendre le temps de s'arrêter un peu. Ce qu'il ne fait pas aujourd'hui, il le fera demain. Il me raconte cela en me montrant ses pommiers qui ont été victimes du fameux verglas. Le poids de la glace a cassé les principales branches, ce qui leur donne un aspect rachitique.

Ici aussi, on est devenu canadien. Aucun regret d'être parti. Si, un seul peut-être, le *Männerchor*, car on aimait bien chanter et les écoles de formation professionnelle jugées insuffisantes.

Ferme Rufer : la maison.

Un village d'Antan

Sur la route de Saint Guillaume, ayant un peu de temps, je suis passé par Drummondville, la localité la plus importante de la région. Jolie petite cité pimpante où les immeubles ne dépassent pas deux étages. C'est qu'on a de l'espace là-bas. Il est donc inutile de construire des gratte-ciel. Commerces et industries légères s'intègrent parfaitement dans l'environnement et pourquoi n'entourerait-on pas de fleurs un atelier ou une petite fabrique ? Comme partout, les églises ont un clocher à la surprenante couleur d'argent.

Il vaut bien la peine d'aller jusqu'à la

rue Montplaisir. C'est là qu'il y le village québécois d'antan. C'est un peu notre « Ballenberg ». Ce petit village typique, du XIXe siècle, fait revivre les années de 1810 à 1910. Le passé et son mode de vie côtoient le présent Une quarantaine de bâtiments authentiques provenant du Centre-Québec et une vingtaine de reproductions en font un site culturel, éducatif et touristique de haute valeur. Il faut écouter les différents artisans raconter leur métier d'autrefois. Avec l'accent et les expressions colorées, c'est savoureux à l'extrême.

La capitainerie de Berthierville.

Saint-Guillaume (Tell)

Si du haut des cieux, notre héros de légende pouvait voir ses fils, il pourrait faire preuve d'un légitime orgueil. À Saint-Guillaume, ce sont des Jurassiens de Rossemaison qui sont venus s'installer, car le propriétaire de la ferme qu'ils exploitaient décida de la reprendre à son compte. Pour bien comprendre l'histoire, il faut revenir quelque vingt ans auparavant. Papa Rufer, agriculteur, a deux fils, Frédy et Walther qui aiment la terre. Mais il n'y a qu'un seul domaine à Rossemaison. Peu importe, nous sommes en 1971, on va louer un autre domaine à Delémont, ainsi les fils auront chacun leur ferme. Ils s'épaulent l'un l'autre pour accomplir les durs travaux agricoles. Tout va pour le mieux jusqu'en mars 1991, car le bail n'étant pas renouvelé, il faut définitivement quitter le domaine. Que faire ? À moins d'avoir un très solide compte en banque, il serait utopique de penser trouver en Suisse des terres à acheter. On pourrait emprunter, mais les charges financières sont trop élevées. Il faut donc trouver une autre solution. Changer de métier ou trouver un domaine dans un pays où les prix seraient abordables. L'accord étant fait entre les frères, ce serait la famille de Frédy, avec ses quatre enfants, qui partirait. Les démarches pour l'immigration commencent. Le gouvernement canadien a deux exigences : posséder une robuste formation professionnelle et un apport d'argent. Ayant présenté un plan de financement sérieux, Frédy et son épouse peuvent acquérir un domaine de 95 hectares pour environ 750.000 francs suisses. Le prix comprend outre le terrain, les bâtiments, une cinquantaine de têtes de bétail, les machines et l'essentiel : un quota laitier.

Neuf ans se sont écoulés, l'intégration à la vie québécoise s'est faite en douceur. Quand le travail à la ferme et à la maison lui en laisse le loisir, Renée s'occupe de la paroisse ou fait du tissage Y-a-t-il un zeste de nostalgie ? Non répond la famille en chœur. Sinon, nous ne serions pas partis. Cela ne nous empêche pas de toujours nous sentir suisses. Nous sommes heureux ici, satisfaits d'avoir créé une petite entreprise avec 3 à 4 postes de travail, contents d'être devenus aussi citoyens canadiens et ravis de savoir la relève assurée.

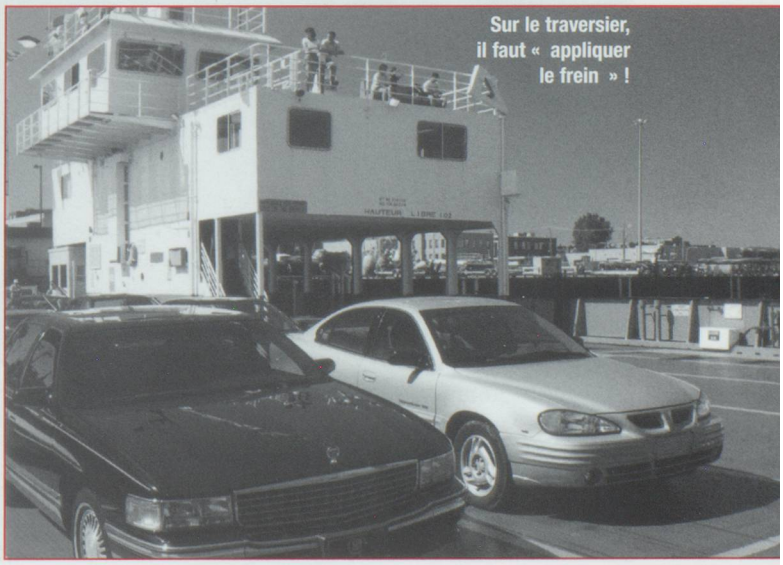
À ce propos, le jour de mon passage, toute la famille s'était déplacée à Drummondville pour aller à la foire. C'est que l'aîné participait à un concours d'élevage. Sa vache obtint le cinquième rang et, plus remarquable, il reçut le 2e prix pour sa présentation. Le soir, ils avaient tous le sourire.

L'école primaire se trouve au village à 3 km de la ferme. Pour l'école secondaire, il faut faire 30 km pour aller à Drummondville. Comme chez les Erny, on trouve que la formation professionnelle est insuffisante. Peut-être faudrait-il un jour envoyer les enfants faire un stage en Suisse. Cependant, il ne semble pas qu'il y ait actuellement de structures adaptées pour accomplir une formation complémentaire.

Appliquer le frein !

Le rendez-vous suivant se situant sur la rive nord du Saint-Laurent, ce fut l'occasion de prendre le traversier (le bac si vous préférez) et d'avoir un superbe coup d'œil sur l'immense fleuve. Arrivé sur le bateau, on vous donne la consigne *d'appliquer* le frein.

Pascal Gross m'attendait au bistro de la Capitainerie à Berthierville. Un ▶


Sur le traversier, il faut « appliquer le frein » !

coin délicieux pour grignoter une crêpe au sirop d'érable, face au port de petite batellerie, véritable tentation de vacances. Plus loin je vous parlerai de la famille Gross établie à Saint-Cuthbert depuis plus de 20 ans. La destinée allait changer la vie de Pascal. Ce sera l'occasion de parler de musique.

Un dernier pour la route

J'avais déjà vu tant de choses et de Suisses fascinants et il fallait aussi que je fasse un peu de tourisme pour voir et comprendre un peu ce Québec, devenu leur nouvelle patrie. Je suis donc parti vers le nord pour aller au lac Edward. Cependant, Pascal me suggéra de m'arrêter en cours de route, à Sainte-Tite pour aller dire bonjour à la famille Pittet. Je devais absolument arriver avant 11 heures, car une invitation à un mariage les obligeait à partir avant le déjeuner. Cela écourta un peu les adieux. J'avais tout de même quelques kilomètres devant moi. Arrivé au centre de la petite ville, je pris la carte essayant de savoir dans quelle direction je devais me diriger. Me voyant derrière le volant, avec ma carte déployée, traversant la chaussée, un Saint-Titois vint spontanément me demander s'il pouvait m'aider. Il me fut d'un grand secours.

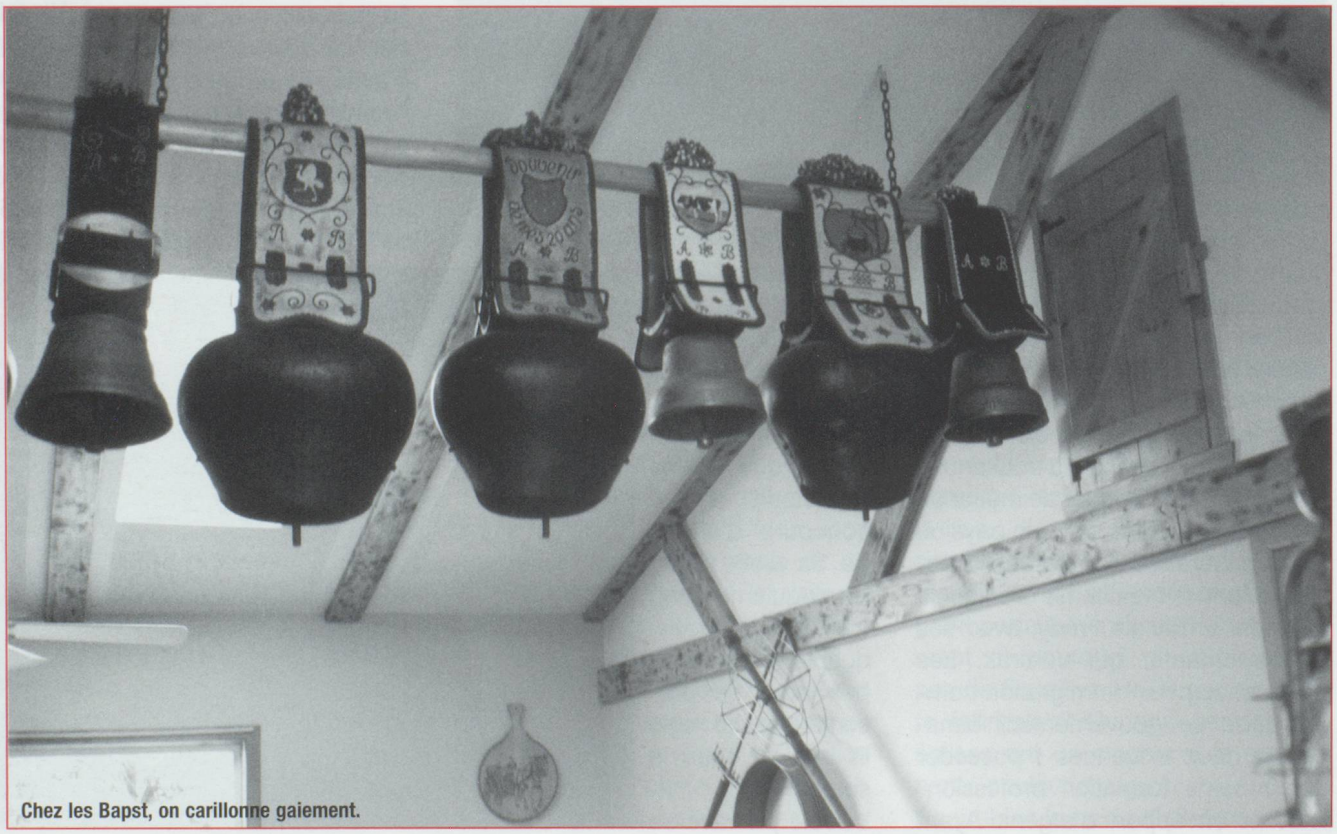
Une fois de plus, je fus accueilli avec une infinie chaleur. La ferme était la plus importante de celles que j'avais vues. Alphonse, avec son épouse, a repris l'exploitation de la ferme, que son père, émigrant, avait achetée, il y a plus de 20 ans. Avec un modernisme judicieux, il fit prospérer l'affaire, qui bien qu'elle soit toujours considérée comme familiale, a deux employés à plein temps et quelques occasionnels. C'est qu'il faut bien cela avec un domaine de 155 hectares et 280 têtes de bétail dont 150 vaches laitières produisant 1,7 à 1,8 million de litres de lait par an. Ici, les vaches restent à l'étable, car il est plus facile de contrôler leur alimentation afin d'obtenir un rendement optimum. Cela permet, et c'est exceptionnel, de faire trois traites quotidiennes.

Si Alphonse et sa femme ont le goût d'entreprendre, de réaliser des objectifs, ce n'est pas pour être les plus gros. Ils sont peut-être un peu en avance sur leur temps. N'ont-ils pas transformé l'exploitation en société anonyme dont ils sont les actionnaires. Ils sont toujours en phase ascendante et dans les 2 à 3 prochaines années le domaine va s'agrandir encore afin de pouvoir rentabiliser les investissements. Il faut progresser sans oublier que cela doit se faire, avant tout, dans la joie et la bonne entente, et que la qualité des relations humaines prime sur tous les autres facteurs. Le père est resté en qualité d'employé. Il s'occupe avec beaucoup de soin de l'élevage des veaux. Et pour l'avenir, des enfants déjà motivés maintiendront fièrement la réputation d'excellence des paysans suisses au Canada, ce pays, comme le souligne Alphonse, où la liberté d'entreprendre est bien vivante.

Les Suisses au Canada
Ils sont plus de 35 000 dont 11 000 enregistrés au consulat à Montréal, 13 000 à Toronto et 11 500 à Vancouver. Les double-nationaux en représentent 70%.

Des clochettes au Canada

Ayant eu des nouvelles d'Antoine



Chez les Bapst, on carillonne gaiement.

Bapst, il fallait que je passe lui dire bonjour à Farnham. Ce n'était plus du tout dans l'itinéraire programmé. Qu'à cela ne tienne, je ferai un détour sur la route du retour de Québec à Montréal.
On ne se connaissait pas et pourtant j'eus le sentiment d'arriver chez des amis de longue date. La Gruyère est encore bien vivante à Farnham où le maire du village possède un passeport rouge à croix blanche Quelques vaches ont gardé leurs sonnailles et donnent un air « exotique » à l'endroit. Le carnotzet recèle des trésors d'avant, un superbe chaudron, une impressionnante collection de cloches et toupins et tous les ustensiles, finement ciselés, qui ont trait à une crème unique au monde. Cela fait partie du patrimoine de la famille, alors on l'a déménagé. Nostalgie du pays, pas du tout, on est si bien ici. Cela ne veut pas dire pour autant que l'on renie des origines auxquelles on reste fidèle. On est toujours abonné à *La Gruyère*, c'est un lien avec ceux qu'on a quittés.
Il a fallu partir car la vie de locataire en Suisse n'était plus possible même si un tourisme bien compris nous a aidés à vivre, me dit Antoine. Après un délicieux déjeuner, élaboré à la mode suisse, avec les produits de la ferme, y compris un très bon petit vin rouge, je serais bien resté pour écouter plus longtemps l'histoire de la famille si je n'avais eu, le soir, un engagement à respecter avec les responsables du Festival de Jazz de Montréal. Mais qui sait, peut-être en reparlerons-nous bientôt, car, « Faut pas rêver » , une suite à l'épisode de 1992 n'est pas impossible.

De telles aventures sont-elles encore réalisables ?

La réponse est sans doute positive même si les conditions ne sont plus tout à fait semblables. Le prix de la terre a augmenté, les conditions d'entrée sont devenues plus pointilleuses bien que le Canada soit toujours à la recherche d'une main-d'œuvre qualifiée,surtout dans le secteur agricole. L'ambassade de Suisse a édité une brochure d'information, indispensable pour celui qui aurait envie d'émigrer. Il faut évidemment savoir que le succès ne s'obtient qu'à la force du poignet, un engagement sans réserve et des connaissances professionnelles approfondies. Sinon, le nouveau monde pourrait n'être qu'une cruelle désillusion.
Bien sûr, mon périple touristique et agricole fut incomplet. Il aurait fallu pousser jusqu'en Ontario, voir comment nos Suisses s'étaient adaptés à la langue anglaise, rendre visite à Oskar Dupasquier & Sons, un roi de l'élevage de pointe qui a même son site Internet, ou aux Poschung, aux Gasser et à tant d'autres qui font la renommée de la Suisse au Canada. Ce sera peut-être pour plus tard.

Antoine et Liliane Bapst. De l'alpage des sommets à Farnham, il n'y a qu'un océan.

Chez les Bapst, on soigne les détails !

Nouveau Monde - Simple Course.
Un excellent ouvrage sur nos agriculteurs suisses au Canada
par Michel Gremaud
et Daniel Pittet.
Editions La Sarine, Fribourg.
Prix : 64 Sfr port compris

Je chante au Canada

Le Festival de musique classique de Lanaudière.

Voici ce que pourrait nous dire Pascal Gross, animateur musical infatigable de la région de Lanaudière. Son histoire débute à Fribourg, le 5 novembre 1954. Ses parents sont paysans à Arconciel. Suivant le chemin paternel, il va faire son école d'agriculture à Grangeneuve avant de travailler à la station de recherche. En guise de passe-temps, il étudie la trompette et le chant au Conservatoire de Fribourg. Il a le privilège de chanter sous la direction de l'inoubliable abbé Pierre Kaelin qui fit de la « Chanson de Fribourg » une merveilleuse chorale connue dans le monde entier.

Dans son village d'Arconciel, il n'a même pas encore vingt ans, Pascal fonde le chœur mixte pour remplacer celui qui n'était destiné qu'aux hommes.

En 1980, la fibre de l'aventure le démange, il a envie de partir. Il emmène son père Jean chercher la ferme où la famille pourra s'établir. Pendant des semaines, nos deux hommes sillonnent la campagne québécoise. C'est à Saint-Cuthbert, sur le grand rang de Sainte-Catherine qu'ils trouvent leur bonheur. C'est une ferme laitière avec une soixantaine de têtes de bétail et 180 hectares de terre. En plein hiver, en janvier 1981, courageuse, la famille débarque, Jean et Agnès, les parents, Etienne, Jean-François et Roland, les frères de Pascal.

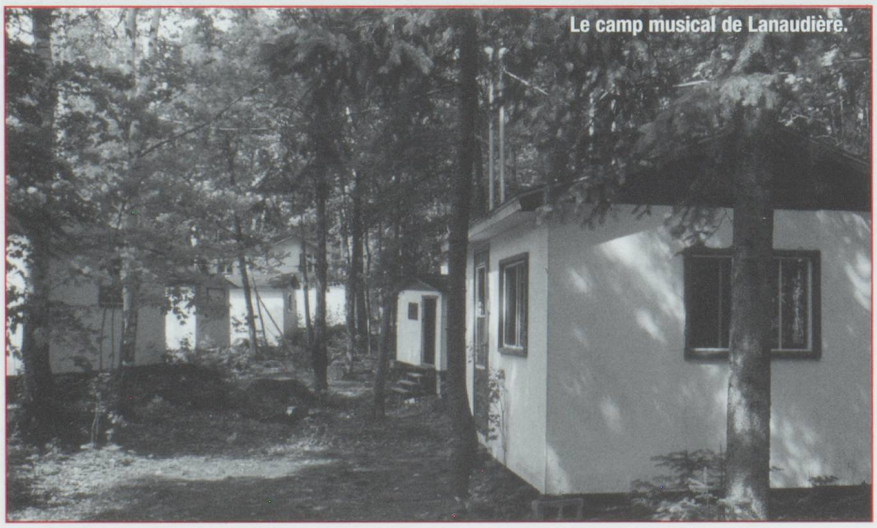
Une fois installée, la famille développe la culture du grain, accroît l'élevage, et la production laitière. Pascal n'a pas renoncé à son violon d'Ingres et s'implique dans la musique. En 1986, il fonde à Berthier le chœur mixte « les Pasaclins ».

Le 25 octobre 1988, un destin tragique l'attend au milieu des champs. C'est l'accident, il perd un bras.

Mais la vie continue. Il faut se recycler : il gagnera sa vie avec la musique. Travaillant avec le « Groupe Voyages Québec », il organise des tournées de musiciens européens au Canada, collabore étroitement avec le Festival international de Lanaudière, fait découvrir, à de jeunes musiciens européens, le camp musical de Lanaudière, extraordinaire conservatoire de plein air, dans un site idyllique sur les berges d'un petit lac de montagne et dans la forêt

Là, sa compagne, Marie, Québécoise pure souche, musicienne dans l'âme, ne compte plus le temps qu'elle donne à ces jeunes talents. Quel plaisir de se balader entre des maisonnettes blanches, véritables ateliers où chacun s'exerce à trouver les meilleurs sons.

En 1994, il crée le Festival « Tout pour la Musique ». Et, joignant l'utile à l'agréable, dans ses activités touristiques, il fait découvrir les atouts du Québec et du Canada en associant les arts et la culture, et,



Le camp musical de Lanaudière.

pour les intéressés, l'agriculture canado-suisse qu'il connaît parfaitement.
Comme nous étions à la période du Festival international de Lanaudière, Pascal avait tout organisé pour que je puisse assister, dans le cadre somptueux de l'amphithéâtre en plein air de Joliette à un concert de l'orchestre philharmonique de Montréal, sous la direction depuis plus de 20 ans déjà, de Charles Dutoit. Ce festival est remarquable, le programme, de très haut niveau, est riche et varié.

Chez Maman et Papa Gross.

Édité depuis 1955, Le Messager Suisse est le magazine de référence des communautés suisses.

LE MESSAGER SUISSE
la revue des communautés suisses de langue française

- *Retrouvez chaque mois toute l'actualité des Suisses et de la Suisse.*
- *Plongez dans la Suisse historique et culturelle par des documents inédits,*
- *Redécouvrez la Suisse au travers de nos pages touristiques,*
- *Vivez nos reportages insolites...*

FORMULAIRE D'ABONNEMENT

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Signature :

N 134

Tarifs d'abonnement Étranger / Par avion

11 numéros	❑ 260 FF
22 numéros	❑ 480 FF
Abonnement de soutien	❑ 350 FF
Abonnement découverte (6 numéros)	❑ 100 FF

Règlement par chèque payable en Francs Français ou mandat poste international, libellé à l'ordre de :
Le Messager Suisse
à renvoyer à : **DIP - 70, rue Compans - 75019 Paris - FRANCE**

Informatique et Libertés : en application de l'article L 27 de la loi du 6 janvier 1978 relative à l'informatique et aux libertés, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information en vous adressant à notre siège social. Les informations requises sont nécessaires au traitement de votre abonnement. Elles pourront également faire l'objet d'une cession.